

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 120 (1975)
Heft: 2

Artikel: 18 décembre 1944, Bastogne est attaquée! : Quelques réflexions sur la défense de la ville
Autor: Weck, Hervé de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-343927>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

18 décembre 1944, Bastogne est attaquée !

Quelques réflexions sur la défense de la ville

« Ne préparons pas la guerre d'hier », voilà la devise d'une armée digne de ce nom. Dans ces conditions, pourquoi parler de la contre-offensive allemande dans les Ardennes, pourquoi commémorer des combats vieux de trente ans, sinon pour rappeler la mémoire des soldats qui y perdirent la vie ? Certains épisodes de la dernière guerre mondiale peuvent cependant contribuer à la formation des chefs d'aujourd'hui : ce sont quelques grandes opérations mécanisées et, surtout, les luttes engagées aux échelons inférieurs, par les petites formations de combat.

En effet, la physionomie, l'armement, les procédés de combat, la conduite des bataillons et compagnies semblent, de nos jours, sensiblement les mêmes qu'il y a trente ans. On peut noter des perfectionnements dans le domaine de l'armement, l'attribution de quelques moyens lourds, mais, dans leur ensemble, ces modernisations n'ont pas provoqué une évolution notable des principes d'engagement de la compagnie ou du bataillon.

L'OFFENSIVE DES ARDENNES

Si l'on veut comprendre pourquoi les troupes américaines doivent défendre avec autant d'acharnement la ville de Bastogne, il faut remonter au mois de juin 1944. Les troupes alliées débarquent en Normandie et, après avoir élargi leurs têtes de pont, foncent vers l'est, pour atteindre l'Allemagne. Deux mois plus tard, le 15 août, un débarquement en Provence provoque le reflux des troupes allemandes installées en France.

L'avance des armées d'Eisenhower dépasse toutes les prévisions. Les calculs des services de planification sont dépassés. Les moyens de transport manquent, si bien que les renforts, le ravitaillement suivent difficilement. Dès le mois d'octobre 1944, les Alliés parviennent à la frontière du Reich : ils sont donc au contact de la ligne Siegfried. Le 21 octobre, Aix-la-Chapelle tombe, mais les GI ne peuvent exploiter leur succès à la suite de difficultés de ravitaillement. Le 16 novembre, ils reprennent l'offensive, mais se trouvent bloqués devant la Roer. L'armée de Patton, pendant ce temps, prend Metz et franchit la Saar : elle aurait percé la

ligne de défense du Reich, si le sursaut allemand dans les Ardennes ne l'avait contrainte à lâcher prise.

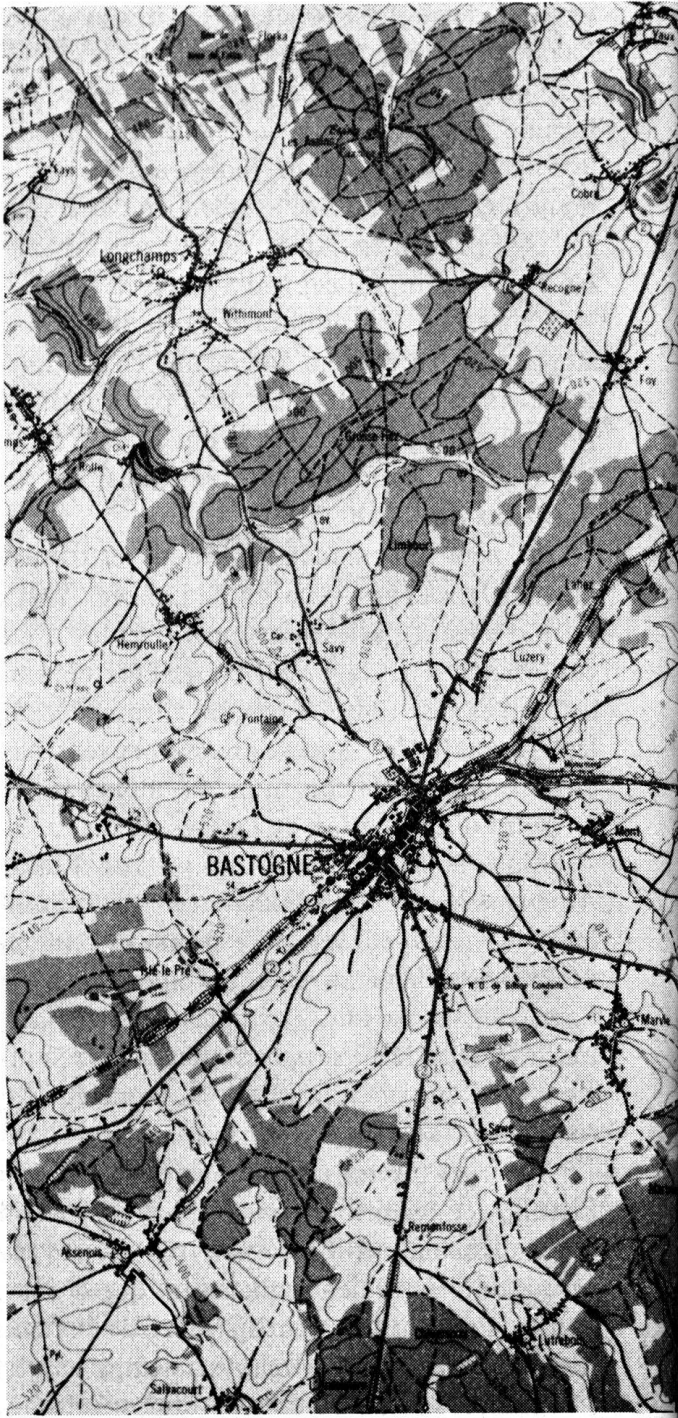
Voilà le contexte dans lequel intervient la défense de Bastogne, cette localité autour de laquelle l'issue de l'offensive nazie se joue. En effet, la ville apparaît comme indispensable aux communications des Allemands, car elle contrôle le nœud routier le plus important des Ardennes. D'autre part, si les Alliés veulent perturber le ravitaillement des assaillants et, partant, freiner leur avance, ils doivent à tout prix tenir Bastogne.

Ce facteur conditionne donc le plan d'opération d'Hitler, qui veut stopper l'avance anglo-américaine en lançant une attaque-surprise dans le secteur le plus faiblement tenu par les Alliés. Profitant de cet avantage, les troupes allemandes fonceront jusqu'à la Meuse et prendront Anvers, le seul port permettant de ravitailler les divisions qui attaquent les frontières du Reich.

On peut se demander pourquoi les troupes alliées tiennent si faiblement les Ardennes. A la fin de l'année 1944, elles souffrent d'une grave crise d'effectifs, elles manquent surtout d'infanterie. D'autre part, les carburants et les approvisionnements ne parviennent pas en quantités suffisantes aux unités engagées en première ligne. Dans ces conditions, les Anglais et les Américains ne peuvent pas former un front continu et se contentent de constituer des îlots de résistance. C'est leur tactique au point d'application de l'effort allemand.

Ainsi, le 16 décembre, lorsque von Rundstedt passe à l'attaque, les Américains cèdent immédiatement du terrain. Les quatre divisions de leur 1^{re} Armée, étirées sur le front des Ardennes, subissent tout le poids de l'assaut allemand, mais des îlots de résistance subsistent: Montjoie, Saint-Vith et surtout Bastogne. L'acharnement des défenseurs de ces localités retarde la progression des assaillants et empêche le ravitaillement de parvenir aux divisions blindées de pointe qui manquent très rapidement de carburant.

Plusieurs autres raisons expliquent l'échec des troupes d'Hitler. Eisenhower réagira beaucoup plus rapidement que ne le pensaient les chefs allemands, et il amènera très vite ses réserves opérationnelles. Les grandes unités nazies ne disposent que d'une couverture aérienne insuffisante. Pendant les premiers jours de l'offensive, cette infériorité ne se fera pas sentir, car le mauvais temps empêche les appareils alliés de sortir. Lorsque les conditions atmosphériques s'amélioreront, les avia-



Echelle env. 1 : 100 000



Echelle env. 1 : 100 000

teurs des démocraties exécuteront un véritable tir au pigeon. Les Allemands manquent de carburant, ils comptent vivre sur les dépôts américains: ceux-ci seront heureusement évacués assez tôt.

COMBATS RETARDATEURS AUTOUR DE BASTOGNE (18-20 décembre 1944)

L'offensive hitlérienne vient de se déclencher: les troupes allemandes progressent en direction de Bastogne. Très vite, la ville sera encerclée. Les défenseurs vont perdre toute liaison avec les corps de troupes voisins: ils se verront livrés à eux-mêmes, ne sachant plus ce qui se passe dans les autres secteurs. Pourtant, des renforts, les parachutistes de la 101^e Airborne, parviennent in extremis dans le périmètre de Bastogne, grâce à la résistance des unités blindées américaines qui couvrent seules la ville jusqu'au 19 décembre. Cette première période nous semble la plus intéressante, car elle permet d'évaluer le rôle des chars dans des combats retardateurs. Nous ne voulons donc pas faire l'historique de toute la défense de cette localité: d'excellents ouvrages traitent d'ailleurs ce sujet ¹.

Quatre facteurs expliquent le succès défensif remporté par les chars américains; le terrain et ses possibilités, les conditions atmosphériques, la tactique utilisée par les défenseurs et l'interprétation de certains renseignements par les chefs allemands.

Le terrain

Lorsqu'on aborde les combats autour de Bastogne, il faut bien connaître la topographie de la région. Des historiens prétendent que les Allemands ont engagé des moyens blindés dans une région peu favorable aux chars. En regardant une simple carte au 1:50 000, on se rend mieux compte de la situation.

Naturellement, des colonnes de véhicules lourds éprouveront des difficultés dans les gorges d'Houffalize et dans les profondes dépressions qui se trouvent à la frontière de la Belgique et du Grand-Duché. Ces obstacles une fois vaincus, on débouche sur une sorte de plateau, assez

¹ Entre autres, John TOLAND, *Bastogne*, Paris, Calmann-Lévy, 1962; Peter ELSTON, *Bastogne. La bataille des Ardennes*, Marabout, coll. « Histoire illustrée de la Seconde Guerre mondiale », s.d.



Le terrain autour de Bastogne. A gauche, le village de Mont; au centre, à l'arrière-plan, les premières maisons de Bastogne (photo prise en 1970).

semblable au Plateau suisse. Clervaux et Wilz sont aussi situées au fond d'une cuvette: cependant, les troupes d'Hitler occupent ces deux localités, au début de leur offensive. Elles pourront donc progresser dans un terrain beaucoup moins tourmenté, et le haut commandement pourra faire avancer rapidement ses formations mécanisées, le dispositif américain apparaissant très dilué.

Un plateau ouvert, âpre, battu par les vents s'ouvre devant les soldats allemands: aucun obstacle naturel, aucune fortification, mis à part quelques abris édifiés en 1936, ne sauraient freiner l'envahisseur venu de l'est. Les possibilités tactiques apparaissent comme très réduites pour le défenseur; l'artillerie doit prendre position dans les prés, sans camouflage possible. Bref, le défenseur ne peut espérer stopper la progression des chars sur une ligne favorable. Des routes secondaires, assez développées, permettent d'éviter les axes principaux, mais elles n'absorbent que des effectifs limités. Certaines mériteraient le nom de pistes, car, en cas de précipitations importantes, elles se transforment rapidement en bourbiers complètement impraticables.

Les différents axes utilisés par les Allemands, lors de leur avance en direction de Bastogne, sont utilisables pour les véhicules à chenilles, lorsque les conditions sont normales. La largeur des ruisseaux ne dépasse pas un mètre: leur profondeur n'excède pas trente centimètres.

Sur la route qui rejoint Bastogne par le nord, les colonnes doivent d'abord traverser Noville: à deux ou trois kilomètres, se trouve le village de Foy. Lorsque le sol est dur, un assaillant mécanisé peut facilement contourner le hameau. Le compartiment de terrain situé au sud se prête très bien à l'utilisation des chars. Il y a possibilité d'engager une compagnie panachée. De Foy à Bizory, les conditions demeurent semblables. Les pâturages qui séparent Bizory de Michamps, quoique vallonnés, n'offrent pas d'obstacles insurmontables. Le terrain au sud de ce dernier village permettrait d'engager un bataillon blindé, car sa largeur dépasse 500 mètres. L'axe au nord-est de Bastogne, marqué par la route qui vient de Wilz, semble également assez favorable.

En 1944, Bastogne compte 4000 habitants: elle est entourée d'une ceinture de petites collines coiffées de forêts peu importantes. Les alentours de la ville permettent des ravitaillements par air, mais ne présentent pas d'obstacles antichars naturels, ce qui oblige le défenseur à tenir un périmètre plus vaste. Impossible aussi de se défendre seulement dans les faubourgs de la ville; sa surface n'est pas assez étendue pour que l'on puisse songer à un petit Stalingrad. Il faut donc engager le combat avant les abords de la cité.

L'influence des conditions atmosphériques

Voilà dans quel terrain les troupes blindées américaines résistent depuis le 18 décembre: elles cherchent à gagner du temps. La situation semble délicate. Le mauvais temps, la neige vont durer pendant les sept premiers jours de l'offensive allemande, ce qui cloue au sol l'aviation alliée et l'empêche de faire sentir sa supériorité écrasante.

Plusieurs auteurs prétendent que les Américains ont été très désavantagés par ces conditions atmosphériques. En ce qui concerne Bastogne, on doit se montrer plus nuancé; si le mauvais temps joue un mauvais tour à l'armée de l'air, il se montre favorable pour les troupes terrestres. Quelques renseignements météorologiques tendent à le prouver; pendant les vingt premiers jours de décembre, il tombe sur les Ardennes 123 mm de précipitations. Jusqu'au 23, la température ne tombe pas au-dessous



Etat des chemins après des précipitations. Axe de l'attaque allemande contre Marvie (photo prise en 1970).

de 0° C. Le gel ne se fait sentir que du 23 au 31, mais le thermomètre ne baisse jamais au-dessous de -8° C. Ces précipitations rendent le terrain très mou; d'autre part, l'épaisseur de la neige empêchera plus tard les chars de se déployer dans le terrain. Quand on sait que les Allemands vont utiliser surtout des formations blindées, on peut admettre que ces conditions atmosphériques empêchent aussi les Allemands de prendre Bastogne.

Les Américains peuvent donc se contenter de barrer les routes et rester dans les villages. S'il avait gelé dès le début de l'offensive von Rundstedt, si le terrain avait été sec, les défenseurs auraient dû s'attendre à des menaces venant de partout. Comme leurs moyens s'avéraient déjà insuffisants dans les villages entourant Bastogne, ils n'auraient pas pu former une défense assez étoffée.

Un officier américain, qui participa à ces combats, rapporte ses souvenirs et prétend que, si la température avait baissé et si le gel avait durci le sol, un nouveau danger aurait menacé la ville; les chars allemands n'auraient plus été liés aux routes et auraient pu se déplacer à travers champs.

En lisant les rapports de combat, on s'aperçoit que les Allemands sont très peu sortis des routes avec leurs moyens lourds. Ils le faisaient, lorsqu'ils devaient s'emparer des villages qui barraient ces routes!

La tactique américaine

Pour contenir la poussée des divisions blindées, les Américains n'alignent que des troupes blindées fort pauvres en infanterie. En effet, comme le haut commandement manque d'effectifs, il envoie à Bastogne ce qu'il a sous la main : des unités mécanisées.

A cette époque, les officiers de chars alliés pensaient qu'ils ne pouvaient accomplir que des missions offensives et que, dans tous les cas, ils devaient concentrer au maximum leurs moyens. A Bastogne, ils se virent forcés de se disperser, de défendre des points d'appui et d'obéir à l'ordre du général Middleton qui prescrivait, le 16 décembre; « Troupes n'abandonneront positions actuelles qu'au seul cas (...) où elles deviendraient intenable. » En fait, ces formations blindées vont jouer le rôle d'éléments retardateurs: les officiers conduiront le combat dans cet esprit.

Eisenhower, lui aussi, appliquera une stratégie retardatrice dans les Ardennes, en attendant de pouvoir engager des troupes fraîches et nombreuses.

Lorsque les Allemands, avec la 2^e Panzerdivision et la Panzer-Lehr, parviennent sur le plateau de Bastogne, la défense de la ville comprend quelques éléments épars de la 28^e division d'infanterie, deux groupements tactiques de la 2^e division blindée et un *Combat Command* de la 10^e division blindée. Rappelons qu'en 1944, les Américains n'engagent pas leurs divisions blindées en un bloc: ils la divisent en trois *Combat Command* (l'équivalent d'un régiment renforcé) comprenant des unités de chars, d'infanterie portée, d'artillerie, ainsi que des troupes de génie et de soutien. Les subdivisions des *Combat Command* s'appellent des groupements tactiques et portent généralement le nom de leur chef.

Le 18 décembre, au carrefour de la route Clervaux — Les-Trois-Vierges, le groupement tactique Rose (2^e div bl), formé d'une compagnie de Shermans et d'une compagnie de génie barre l'axe. Lorsqu'il se fait attaquer par les Allemands supérieurs en nombre et en chars, il se retire, après avoir résisté quelques heures.

Un peu plus en arrière, le groupement tactique Harper (2^e div bl), qui défend Allerborn, doit aussi se replier sur Longvilly, avant 1600. Rose et Harper ont perdu une quarantaine de chars. Les pertes sont lourdes, parce que ces deux formations ne possèdent pratiquement pas d'infanterie.

Le formation blindée, qui se trouve à Longvilly, reçoit l'ordre de ne pas reculer au-delà de cette localité, car derrière elle, il n'y a plus rien. Après une dizaine d'heures, il semble que les Américains en ont déjà fini avec leur combat retardateur.

Pourtant, le *Combat Command B* de la 10^e division blindée, divisé en trois groupements tactiques, va réussir à prendre la relève. Le groupement Cherry tient Longvilly avec une trentaine de chars et un peu d'infanterie: il résistera aux attaques de la 2^e Panzerdivision et de la Panzer-Lehr pendant toute la journée du 19, avant de se replier sur Foy: à ce moment, les parachutistes viendront le renforcer.

Le groupement tactique Desobry prend position à Noville avec 15 Shermans et une section de chasseurs de chars. Il ne dispose pas d'infanterie et ne parvient dans son secteur que le 19 à 0230. Deux heures plus tard, le village est attaqué par la 2^e Panzerdivision, de plusieurs côtés à la fois, car les Allemands *croient* que Noville est fortement tenu. Dans l'après-midi, les parachutistes viennent renforcer le dispositif de Desobry: celui-ci a donc tenu sa position pendant douze heures, mais, à la tombée de la nuit, son groupement ne compte plus que 8 Shermans, ce qui tend à prouver que le combat retardateur coûte cher aux formations blindées.

Dès le 18 décembre, le groupement tactique O'Hara s'installe à Wardin: il ne disposera d'aucun fantassin jusqu'au lendemain à 1230, lorsque les parachutistes arriveront dans le secteur. Dès 1400, le village est sous le feu des blindés allemands: quatre heures plus tard, les Américains doivent décrocher et abandonnent environ 500 mètres de terrain. Les Allemands occupent donc Wardin.

La Panzer-Lehr progresse également en direction de Mageret. Dès le 18, Bayerlein, son commandant, se trouve en tête avec un bataillon renforcé. Comme la route n'est pas pavée, les véhicules s'enlisent et n'avancent qu'au pas, si bien que le village n'est atteint que le 19, vers 0200, et Bayerlein s'arrête, pendant le reste de la nuit, à cause de renseignements qu'il vient de recevoir et qui lui font craindre un encer-

blement. Heureusement, car il n'y a aucune troupe jusqu'à Bastogne pour l'arrêter!

Les parachutistes de la 101^e Airborne sont en mesure de renforcer les positions tenues par les formations blindées, dès le 19 aux environs de midi. La phase du combat retardateur se termine, et les Américains vont résister sur place sans esprit de recul. A partir de ce moment, le commandant de la place de Bastogne n'utilise plus les blindés comme des fortifications de campagne, mais comme une force mobile qui contre-attaque où cela s'avère nécessaire, et se replie après l'engagement et la relève par l'infanterie. Les défenseurs disposent ainsi d'une réserve d'intervention.

Le 20 décembre, la défense de Bastogne est prête: elle comprend 18 000 parachutistes, de l'artillerie, des chars, des troupes de génie. D'autre part, à cette date, les Allemands retirent l'essentiel de leurs troupes blindées pour les engager ailleurs. Le siège sera dès lors assuré, du côté nazi, par des divisions d'infanterie.

Comment apparaît la situation, lorsque se termine la première phase de la défense de Bastogne? Les éléments avancés des troupes allemandes atteignent, à l'est de la ville, Wardin, Neffe, Bizory. Au nord-est, Noville est toujours aux mains des Américains. Les assaillants se trouvent donc à 4 kilomètres de leur objectif. Le 20, quelques éléments d'un régiment de grenadiers de chars appartenant à la Panzer-Lehr atteindront même le village de Mont. En deux jours, les troupes blindées américaines ont opéré des replis représentant environ 20 kilomètres.

Le problème des indices et des renseignements

La première phase de la défense de Bastogne montre d'une manière évidente l'importance que revêt la diffusion des renseignements dans un combat mécanisé, ainsi que les conséquences de l'interprétation des indices par les chefs de formations blindées. Le comportement et les réactions du commandant de la Panzer-Lehr semblent significatifs. Le 18 décembre, Bayerlein perdra beaucoup de temps, alors qu'il s'approche de Mageret, parce qu'un civil lui raconte qu'il a vu passer une cinquantaine de chars commandés par un major-général. Bayerlein pense immédiatement qu'il a, sur ses arrières, l'avant-garde d'une division blindée, alors qu'en réalité, il s'agit du groupement Cherry, qui comprend une trentaine de blindés commandés par un capitaine,

et qui se dirige vers Longvilly. Bayerlein s'arrêtera une nuit à l'endroit où il se trouve, n'osant continuer son avance de peur d'être encerclé.

Le 19, à 0100, il entend le canon, et pense que la 2^e Panzer se fait accrocher. Il entend également des camions sur la route Bastogne — Longvilly, et interprète ces mouvements de troupes comme l'arrivée de renforts américains chargés de contre-attaquer la 2^e Panzer. En réalité, il s'agit de soldats US se repliant en proie à la panique. On se rend compte que le chef a toujours tendance à surestimer l'adversaire. Il semble aussi que les liaisons entre les grandes unités allemandes ne sont pas suffisantes, ce qui explique ces erreurs d'interprétation qui ne sont d'ailleurs pas le fait du seul Bayerlein.

Le lendemain, vers 1000, le commandant de la Panzer-Lehr croit entendre des canons de chars devant lui: il pense avoir à faire à un régiment blindé. En fait, il n'affronte que des parachutistes dont l'obusier allégé fait, en tirant, un bruit inhabituel pour qui ne connaît pas cette pièce. A cause de cela, il perdra encore beaucoup de temps.

Un autre indice peut intéresser chaque commandant de troupe. A Wardin, pendant la nuit du 18 au 19 décembre, le flot des réfugiés venus du Grand-Duché ne cesse de traverser le village, mais, au matin, les Américains ne voient plus ces lamentables cortèges. Le commandant du groupement tactique interprète ce fait comme un indice de l'arrivée imminente des Allemands.

Les pertes

Nous ne connaissons pas avec précision les pertes en hommes subies par les Américains, pendant la première phase de la défense de Bastogne, mais nous pouvons citer des chiffres pour la période du 18 décembre au 6 janvier 1945, date à laquelle le feu allemand n'atteignit plus la ville.

Ces combats coûtèrent très cher aux défenseurs, car les troupes américaines annoncent près de 15 000 tués, ce qui signifie qu'elles déplorent environ 45 000 blessés: on compte, en effet, dans un combat 1 tué pour 3 blessés. Pour leur part, les Allemands eurent 12 000 des leurs tués au combat. Cependant, le fait le plus étonnant, ce sont les faibles pertes subies par la population civile. D'après des auteurs belges, il n'y eut que 500 civils tués dans le périmètre de Bastogne, alors que toute la population locale resta sur place et subit tous les combats. Ce fait ne peut s'expliquer que si l'on tient compte de la solidité de la

ferme traditionnelle des Ardennes et de la résistance des anciens bâtiments de Bastogne. Les caves voûtées de ces édifices résistèrent aux bombardements et les habitants purent rester dans des abris sûrs: ainsi, ils couraient moins de dangers qu'en prenant la route de l'exode. Voilà qui semble encourageant pour les responsables de la protection civile!

Quelles leçons tirer de ces combats?

Les unités blindées disparates que le commandement chargea, au début, de la défense de Bastogne, firent du combat retardateur. Comment évaluer, sur le plan stratégique, les conséquences de leur engagement? Ces groupements tactiques barrèrent les routes et empêchèrent, pendant deux jours, les divisions blindées allemandes de parvenir à l'objectif qui leur était assigné et qu'elles devaient prendre dans la foulée. Ce répit permit au haut commandement allié d'acheminer à Bastogne les seules réserves opérationnelles dont il disposait, mais, à cause de ce retard, les chances de succès de l'offensive hitlérienne basée sur une grande rapidité et un minutage précis tendaient rapidement vers zéro. Un grain de sable venait de gripper le beau plan d'opération. Voilà peut-être la leçon la plus intéressante que nous puissions tirer de ces deux jours de combat.

Les généraux allemands reconnaissent ce fait avec beaucoup de netteté. Gerd von Rundstedt voit dans l'incapacité des troupes allemandes de prendre rapidement Bastogne une cause essentielle de l'échec dans les Ardennes. Parce que les Allemands ne purent contrôler le nœud routier de Bastogne, ils ne purent faire suivre leur ravitaillement dans un secteur où les routes étaient rares et le terrain très coupé. Von Manteuffel, qui commandait une des armées blindées chargées de l'offensive écrit: « Les réserves tactiques américaines assumèrent pleinement leur tâche; réaliser une retraite combative jusqu'à l'arrivée des réserves stratégiques (...) Ce n'était pourtant pas une retraite préparée; le terrain ne s'y prêtait guère. Néanmoins comme retraite de fixation, ce fut un succès. La retraite freina l'avance allemande. A chaque pas, un nid de résistance apparaissait. La garnison de Bastogne réussit à retarder de trois jours la course vers l'ouest de la division Panzer-Lehr et de la 2^e division Panzer et elle cloua au sol d'autres forces — qui ne furent pas disponibles pour l'objectif principal, la Meuse. »

Capitaine Hervé de WECK